



**Abdelaziz Al-Khamlichi, *Madinat ar-Ribat fi al-qarn at-tāsi 'ashar (1818-1912). Jawanib min al-hayāt al-ijtima'ya wa al-iqtisadiya*, Publications de la Faculté des Lettres de Rabat, 2012, 572 p.**

Rabat est un site urbain de haute antiquité. Il est devenu la capitale du Maroc depuis un siècle seulement. Entre cette haute naissance et la prospérité toute récente, l'évolution de la ville est peu connue. Les historiens qui lui ont consacré leurs recherches se comptent sur le bout des doigts, dans le passé comme dans le présent. Jérôme Carcopino a évoqué le site selon les rares vestiges épigraphiques et archéologiques qu'il lui a été possible de consulter. Jacques Caillé a essayé d'en faire une histoire globale depuis la fondation jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. Plus récemment, Abdel'ilah al-Fassi a fait le tableau du patriciat urbain entre 1830 et 1912. Le livre de 'Abdelaziz al-Khamlichi vient compléter tout ce qu'il est possible de savoir de la vie sociale et économique de cette cité avant que le Protectorat français la transforme, de fond en comble, en en faisant la capitale du royaume, à partir de 1912. La base de départ de cette belle étude est la grande hawala des habous édictée par le sultan Moulay Slimane. Ce document, complété par d'autres pièces haboussiennes, les archives centrales du Makhzen et les témoignages consulaires européens, ont permis à l'auteur d'analyser le tissu urbain et son évolution au XIX<sup>e</sup> siècle avec une richesse dans le détail et une précision parfois confondante. Un travail d'orfèvre vraiment, dont le résultat final retrace les fondements de la prééminence de cette ville dans le Maroc contemporain. Le plan adopté est des plu simples. Six grandes parties en scandent le développement.

Dans la première, il est fait le rappel de tout ce que l'on sait de l'histoire de la ville depuis qu'elle a pris le nom de Ribat al Fath, en 1150. Son site et sa situation lui ont conféré, naturellement, la fonction qu'elle a rempli d'emblée de fenêtre ouverte sur l'Atlantique et de voie de passage aisée entre le nord et le sud du Maroc. C'était vrai déjà du temps où elle n'était que «Sala» la

romaine, sur laquelle M. al-Khamlichi a choisi de faire le silence. Admettons donc avec lui que Rabat n'existe que depuis que les Almohades en ont fait la plate-forme fortifiée de leur jihad pour la défense de l'Andalousie musulmane. Rabat est à mi-chemin entre Marrakech, leur capitale, et Algésiras, tête de pont sur la rive septentrionale du détroit de Gibraltar. Le noyau urbain commence à se cristalliser autour de l'éperon rocheux ou qasba qui domine la rive gauche au bout de l'estuaire du Bouregreg. Un souverain almohade projette, dès 1230, d'y reloger les musulmans de la région de Valence pour les soustraire à la «reconquista» chrétienne. Cette velléité n'eut pas de suite sur le moment. Mais les liens entre Rabat et les mouhajitines d'Andalousie n'en étaient pas moins établis. Grâce à eux, la ville va réapparaître au plein jour de l'histoire du Maroc, lorsque les derniers musulmans d'Espagne en furent chassés entre 1609 et 1614 et qu'une bonne partie d'entre eux, les habitants de Hornachos d'Estremadoure notamment, vinrent s'établir dans la qasba. Aussitôt, ils se lancèrent dans le jihad sur mer. Rabat devint un nid redoutable pour la course contre la marine européenne lancée à la découverte et au pillage du monde. Les nouveaux habitants profitèrent, pour cela, de la décadence du pouvoir saadien. Mais dès que le Makhzen alaouite se fut stabilisé, Rabat qui vivait dans l'autonomie, dut rentrer dans le rang. En compensation, elle devint une des capitales de la nouvelle dynastie qui n'avait pas de capitale fixe. Rabat devint un relais d'autant plus vital entre le nord et le sud du Maroc que l'économie du pays basculait, petit à petit, vers les rives atlantiques et vers les échanges avec les commerçants européens qui s'installaient dans nos ports. A partir du règne de Muhammad ben Abdallah, c'est une ville où le Sultan doit pouvoir résider longtemps. Le palais royal est construit. Rabat prend les attributs et la configuration des autres grandes résidences makhzeniennes.

C'est ce dont M. al-Khamlichi va faire la description dans les chapitres qui suivent. En 1818, la ville est de peu d'envergure: 5000 bâtiments, accolés les uns aux autres sur onze quartiers, outre la qasba. Les bâtiments publics sont les mosquées, les mausolées et quelques zaouiyas, entretenus et gérés par les Habous de la manière la plus élémentaire. La présence du Makhzen se traduit, outre le noyau du palais royal dans l'Agdal, par le «bimaristane» ou hôpital, fondé par Moulay Abdarrahmane, ainsi que par la prison d'al-Qbibat dont les pensionnaires venaient souvent d'autres régions du Maroc.

Ce corps urbain étriqué ne pouvait contenir plus de vingt à vingt cinq mille habitants. Les variations dépendaient des crises cycliques et des épidémies. La majorité était musulmane, l'élite en étant d'origine andalouse. Des 7000 juifs de la ville, en 1867, il ne restait que 4500 en 1900 et quelque

2600 au début du protectorat. Certains étaient partis pour Casablanca, tandis que d'autres avaient émigré vers l'Amérique latine. Le nombre des européens quoiqu'encore limité à 108, en 1911, français et espagnols en majorité, commençait à peser lourd dans la vieille cité.

De quoi vivaient les r'batis au XIX<sup>e</sup> siècle? De l'agriculture, essentiellement. La ville musulmane traditionnelle est une sorte d'oasis. Les terres, à l'intérieur de l'enceinte et hors les murs immédiats, étaient partagées entre le Makhzen, l'institution des Habous et l'élite urbaine. Le faire valoir était direct ou dans le cas des habous, par location ou «gza», qui aboutissait à la longue à l'appropriation privée. La production agricole souffrait de la rareté de l'eau et de l'invasion des sauterelles. Au-delà de l'enceinte, prédominait l'élevage sur lequel, à l'approche du protectorat, le capital européen avait mis la main. Quant à la pêche à l'alose qui était une des meilleures recettes des Habous, le Makhen de Moulay Abdelaziz prit la mauvaise habitude de la privatiser par le procédé de la «tanfida».

Cependant une oasis est aussi un noyau de concentration artisanale. Les moyens de production étaient encore rudimentaires. Mais une forme élémentaire de division du travail est nécessairement à l'œuvre. Rabat était, à côté de Fas et de Marrakech, une des villes les plus industrieuses du Maroc. La célébrité de ses tissages était établie. Le cuir et la poterie pourvoyaient aux besoins des habitants et de l'appareil makhzenien. Or cet équilibre précaire a commencé à être bousculé du fait des crises cycliques et de l'intervention du capital européen qui achetait, à tour de bras, les laines et les cuirs pour les exporter et vendait, à bas prix, les articles étrangers. Circonstance aggravante, la monnaie marocaine, se mit à perdre irrémédiablement de sa valeur après les attaques pré-coloniales d'Isly et de Tétouan. Ni le Makhzen ni les corporations de métiers n'étaient en mesure d'arrêter la saignée. Les muhtassibs, ou contrôleurs du marché et de la production perdirent progressivement de leur autorité. Et l'on vit l'un d'eux, Larbi az-Zabdi transformer la fonction en moyen d'enrichissement personnel, signe de grande perturbation.

Le déséquilibre de l'économie urbaine, consécutif à la poussée du mercantilisme européen, est encore plus manifeste dans les échanges commerciaux. Entre 1818 et 1911, Rabat est passé d'une ville qui pouvait se suffire à elle-même en temps normal, et se contentait de faire du commerce avec son environnement tribal immédiat et avec le personnel makhzenien, à une ville dont l'activité était perturbée et affaiblie et dont la dépendance du commerce avec les européens était grandissante. Tout s'est passé comme si la mer qui avait créé et nourri la cité ne lui était plus d'aucune utilité. La barre

océanique l'empêchait de devenir un port. Casablanca d'abord, Kénitra, par la suite, devaient en profiter. Rabat en 1911 est une des villes capitales du Maroc. Mais elle est inquiète et prise dans des nasses dont elle ne maîtrise ni les tenants ni les aboutissants. Le choix de Lyautey d'en faire la capitale politique du royaume allait en faire la «ville-cerveau», comme la qualifiaient les colons de la région de Fas du temps du Protectorat, dépités de la voir centraliser toutes les décisions et de la voir en tirer de nouvelles sources de prospérité

**Brahim BOUTALEB**